

## CHRISTIANISME ET RELIGIONS NON CHRÉTIENNES

Jean Daniélou, *Études*, n°321 (octobre 1964): 323-336.

A travers la diversité des religions, ce qui s'exprime est une dimension de la nature humaine. C'est un aspect constitutif de l'homme que d'être religieux, c'est-à-dire capable de reconnaître par l'intelligence et de ratifier par l'amour sa relation à la divinité. Ceci est vrai historiquement. Avec l'outil, le rite est pour l'éthologue le signe de l'apparition de l'homme. Ceci est vrai pour le psychologue qui reconnaît dans les profondeurs de l'homme une dimension irréductible aux autres sphères de l'expérience. Ceci est vrai davantage encore pour une saine philosophie, qui ne reconnaît d'humanisme authentique que celui où l'homme se déploie dans sa triple dimension de maîtrise de l'univers par la technique, de communion avec les autres par l'amour, de conversion vers Dieu par l'adoration.

Le fait religieux à cet égard ne se réfère pas seulement à un autre monde. Il est constitutif de ce monde. C'est une des aberrations du laïcisme moderne de penser qu'un humanisme puisse se constituer en dehors de lui. Un monde sans Dieu est un monde inhumain. Dieu fait partie de la civilisation. Ceci est vrai en effet au niveau individuel, où l'amour de Dieu est une condition de l'épanouissement complet de l'homme, de son bonheur. Ceci est vrai aussi au niveau collectif. Le fait religieux fait partie du bien commun temporel. Je dis le fait religieux, sous quelque forme qu'il s'exprime.

Des tentatives multiples ont été faites pour donner du fait religieux une explication positiviste, que ces explications soient cosmologiques – le mystère de la nature qui n'est que de l'inexpliqué –, psychologiques – la sublimation de la vie instinctive et en particulier de l'éros –, sociologiques – la transcendance n'est que l'expression de la soumission de l'individu à la collectivité familiale ou nationale. Toutes ces explications partent de faits exacts et les interprètent mal. Elles confondent les signes grâce auxquels le sacré se manifeste avec sa substance même.

C'est, en effet, le propre des religions que de percevoir le divin à travers ses manifestations, ce que Mircea Eliade appelle des hiérophanies. Ces manifestations sont de plusieurs ordres. Elles peuvent être des phénomènes de la vie du cosmos : le ciel étoilé, l'orage avec l'éclair et le tonnerre, le rocher dans sa résistance, son immutabilité, sa majesté ; le serpent, l'eau dormante et la lune, exprimant le mystère de la fécondité ; autant de signes à travers lesquels les hommes de tous les temps ont perçu une présence divine. Et quand un jeune pédant se moque de la vieille femme qui se signe quand passe l'orage, il ne faut pas demander qui est intelligent.

Plus encore, c'est à travers les gestes humains que la présence du sacré est perçue. C'est un des traits les plus fondamentaux de toutes les religions que la sacralisation des moments principaux de l'existence. La naissance de l'enfant, l'entrée dans l'adolescence, le mariage, la mort sont toujours accompagnés de rites. Le travail, avec son rythme saisonnier est fêté dans le cycle liturgique. Les gestes humains reproduisent les gestes exemplaires accomplis par les dieux dans le monde des archétypes. Rites et mythes sont ici l'expression d'une expérience fondamentale, par laquelle l'homme touche un monde qui le dépasse.

L'erreur des explications positivistes des religions est ainsi d'avoir voulu faire de ce qui est signe la substance même de la religion. Comme l'ont bien vu Eliade et van der Leeuw, ce n'est pas le soleil matériel qu'adorent les disciples de Mithra, mais, à travers lui, la puissance bienfaisante qui

donne la lumière et la vie. Et, si la religion s'exprime à travers les structures sociales, comme l'a bien vu Lévi-Strauss, ce n'est pas qu'elle se réduise à ces structures ; mais, à travers les rapports humains fondamentaux, l'homme rejoint une réalité dont il ne peut disposer et qui lui fait toucher la présence d'une transcendance.

C'est enfin à l'intérieur de lui-même, dans l'expérience de ses limites et de son absolu à la fois, que l'homme perçoit la présence en lui d'une réalité divine, qui n'est pas lui et qui cependant agit en lui. Il la perçoit dans les résistances de sa conscience, qui lui font sentir l'absolu du bien et du mal ; dans l'illumination de son intelligence, qui lui fait toucher la présence d'une vérité demeurant au cœur de son être ; dans les appels d'un amour, qui lui fait rechercher, au-delà de tout ce qui est fini, un Bien qui rend bon tout ce qui est bon. Et parfois, rentrant en lui-même, au cœur de sa vie personnelle, il est comme ébloui en percevant, reflété dans le miroir de son âme, un rayon qui vient d'ailleurs.

Cet univers de la religion est un des domaines privilégiés de l'expérience humaine. Si celle-ci est riche des découvertes scientifiques et des créations sociales, elle ne s'exprime nulle part, dans son contenu le plus intime, autant que par les religions. Les grandes religions sont l'expression historique du fait religieux dans l'humanité. Elles sont à la fois une et diverses. Elles sont une, parce qu'elles correspondent à un même niveau d'expérience. Chacune à sa manière, elles nous font percevoir comment les hommes ont reconnu Dieu à travers le monde et l'ont cherché au-delà du monde.

Mais, en même temps, il est de leur essence d'être diverses. Chacune est l'expression du génie religieux d'un peuple. Et rien ne caractérise mieux un peuple que sa religion. A ce niveau, le vieil axiome : *Cujus regio ejus religio*, est parfaitement exact. La religion fait partie de l'héritage d'un peuple. On ne peut pas plus changer de religion que changer de race, dès lors que la religion est l'expression propre du génie religieux de la race. Les religions font partie de la richesse de la création, dont elles sont un des plus merveilleux aspects. Comment le christianisme les détruirait-elles, lui dont la mission est, non d'abolir, mais d'accomplir, et qui vient sauver tout ce qui d'abord a été créé ? Devenir chrétien n'est pas changer de religion, mais passer du plan de la religion à celui de la vérité. Et chaque race le fait à sa manière.

[...]

\*

[...] L'objet des religions est la manifestation de Dieu à travers la répétition des cycles naturels et humains. L'objet de la révélation est un événement unique, « hapax », dira l'Épître aux Hébreux. Si cet événement est unique, on comprend que la révélation soit nécessairement unique. Elle consiste à croire à la réalité de cet événement. Les religions, au contraire, sont normalement diverses. Les religions sont des créations du génie humain : elles attestent la valeur de hautes personnalités religieuses, Bouddha, Zoroastre, Orphée. Mais elles ont aussi les déficiences de ce qui est humain. La révélation est œuvre de Dieu seul. L'homme n'a rien à s'y attribuer, elle ne lui appartient pas. Elle est pure grâce. Elle est, par là-même, infaillible, vraie en un sens qui ne vaut que de Dieu.

La religion concerne d'abord la vie présente. Elle est une dimension de l'existence humaine naturelle. Elle est persistance de valeurs permanentes. La révélation est eschatologique. Elle

concerne les choses dernières, qui échappent aux prises de l'homme. Elle est tournée vers l'avenir. Elle est prophétique. La religion exprime le désir que l'homme a de Dieu. La révélation témoigne que Dieu a répondu à ce désir. La religion ne sauve pas. Jésus-Christ donne le salut. Ici encore la révélation ne détruit pas, mais accomplit la religion.

La religion est le domaine de l'expérience spirituelle. Elle est l'effort de l'homme pour développer cette part de lui-même qui est tournée vers le divin. Elle sera d'autant plus riche que les personnalités seront plus douées religieusement. La révélation est le domaine de la foi. Elle ne se fonde pas sur une expérience personnelle. Mais elle demande à l'homme de s'en remettre à l'expérience d'un autre, celui qui vient d'en haut et est né dans la gloire. La révélation, dès lors, est offerte aux pauvres. Seule la foi importe – et la grâce qui agit dans l'infirmité de l'homme.

On voit ainsi que, s'il y a opposition entre le christianisme et les religions, cette opposition n'est pas entre des réalités du même ordre qui s'excluraient l'une l'autre, mais signifie au contraire une relation entre elles. S'il y a un danger dans le syncrétisme, il y a un danger non moins grave dans un radicalisme qui, au nom de la foi, méconnaîtrait le fait religieux et son importance.

[...]

Si c'est l'homme religieux que la grâce vient saisir, qu'en sera-t-il là où l'homme n'est plus religieux, là où il n'a plus le sens du sacré ? Comment la lumière du soleil deviendra-t-elle le symbole du soleil de justice, qui se lève à l'Orient, pour illuminer la nouvelle création, là où le soleil a cessé d'être une hiérophanie pour n'être plus considéré que comme une gigantesque explosion atomique ?

[...]

Ceci nous conduit à la seconde question qui est celle de la présence d'éléments païens dans le christianisme. Cette présence n'a rien qui doive étonner. Nous venons de dire que le christianisme avait besoin de l'homme païen pour le sauver. Aussi bien n'y a-t-il jamais de chrétien à l'état pur, mais seulement des païens à des degrés divers de conversion. Mais il peut arriver, et il arrive souvent, que l'élément proprement chrétien soit finalement réduit et que ce soit l'élément païen qui prédomine. Il est certain que, pour beaucoup de chrétiens, le christianisme est vécu moins dans ce qui en constitue le contenu propre que comme leur manière d'être païen, c'est-à-dire comme une religion. C'est parce qu'ils sont nés en pays chrétiens qu'ils accomplissent à travers des rites chrétiens le besoin humain de sacrifier les actes essentiels de la vie humaine, la naissance, le mariage, la mort.

Ce paganisme est supérieur aux paganismes, parce que c'est un paganisme purifié. Mais il faut bien reconnaître que ce n'est bien souvent encore qu'un paganisme, à qui la foi spécifiquement chrétienne fait défaut. Est-ce à dire cependant que ce christianisme soit à condamner ? Dans un monde où l'athéisme est menaçant, c'est la substance du sacré qu'il faut d'abord défendre, partout où elle se trouve. Et que les hommes ne se résignent pas à ne pas associer Dieu aux actes essentiels de leur vie est la marque d'un fond religieux qui constitue ce terroir à partir duquel la foi est possible. De plus, le christianisme exige une démarche personnelle. Or, c'est à l'ensemble des hommes que la religion est connaturelle. Il est normal que, dans un pays chrétien, beaucoup vivent d'abord le christianisme comme religion, avant de le découvrir comme révélation.